être échappé, le poème de Brie débute seulement au vers 4, sa traduction ancienne au vers 2. Bref de la belle ouvrage, littéraire, scientifique et typographique.

DENIS BJAÏ, *Université d'Orléans*

Registres du Conseil de Genève à l'époque de Calvin, tome II : *Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1537*. Texte établi par Paule Hochuli Dubuis et Sandra Coram-Mekkey, « Travaux d'Humanisme et Renaissance » 386, Genève : Droz, 2004, xlii, 762 p.

L'Histoire est un naufrage. Nous avons presque tout perdu du passé. Jamais nous n'entendrons les hymnes des armées marchant à la bataille, et que le Temps a privées de leurs souffrances ; la prière des moissonneurs ou la chanson de bâtisseurs patients, montant comme une fumée des cathédrales presque achevées. Tout est aussi perdu que si cela n'avait jamais existé et ces pertes sont d'autant plus cruelles qu'elles sont irréparables, ne pouvant qu'appauvrir notre perception du passé. Nous ne pouvons plus les saisir qu'à travers le miroir et l'énigme, comme disait l'Apôtre : le miroir des archives et l'énigme des graphies anciennes, dont l'illisibilité tient parfois le lecteur à distance aussi sûrement que quelque dragon enroulé autour d'un trésor mythique. Il suffit de jeter un coup d'œil à la reproduction figurant au regard de la page de titre pour comprendre que la présente publication ne doit son existence qu'à un travail infiniment méticuleux. On aimerait que, pour toutes les villes, subsistent des archives aussi abondantes que celles de Genève. Même s'il s'en est parfois fallu de peu, et malgré toutes les haines religieuses qui empoisonnèrent l'Europe des siècles durant, la cité de Calvin n'a pas connu le sort qui échet à d'autres villes : les sièges, les pillages, les incendies, ou leurs versions modernes, les tapis de bombes déversés depuis le ciel. Il s'ensuit que Genève possède des archives quantitativement importantes et bien préservées, à la publication desquelles se sont consacrées, se consacrent encore, plusieurs générations d'érudits discrets et minutieux. Paule Hochuli Dubuis et Sandra Coram-Mekkey ont transcrit, avec un soin digne de tous les éloges, les comptes rendus du Conseil genevois, pour la seule année 1537, mettant ainsi à la disposition des chercheurs ou des simples amateurs d'histoire, ces sources de première importance. Les registres sont, on l'a dit, couverts d'une écriture (on hésite à parler de « calligraphie ») que seule une longue familiarité permet de déchiffrer. Il arrive que le scribe ait recours à un système codé, ce qui n'arrange évidemment rien. Suivant les ordonnances de 1536, les comptes rendus doivent être rédigés en français, mais il n'est pas rare que le secrétaire, se sentant plus à l'aise avec le latin, emploie la langue de Rome. On découvre toutefois, sous les formules elliptiques, brutales parfois, et dans ce français qui fut, somme toute, celui de Rabelais ou de Bonaventure des Périers, dont le *Cymbalum Mundi* parut cette même année 1537 (et bien que nos deux auteurs se fussent sans doute sentis peu à l'aise dans la métropole calviniste), les bruissements d'une cité populeuse, le lent écoulement des jours,

l'administration des affaires humaines et, quelquefois, divines ; cette succession de récriminations plus ou moins bruyantes, d'arrangements occasionnels, qui font partie de la gestion de toute collectivité. Ce sont autant de « vies minuscules » que nous découvrons, avec leurs tracasseries et, parfois, leurs tragédies. Henry Dolens, geôlier de son état, laisse les prisonniers confiés à sa garde bavarder entre eux et recevoir trop de visites. On le rappelle aux devoirs de sa charge, de manière laconique et désagréable. Un brave homme, Loys Pastoret, qui a tout perdu dans l'incendie de sa maison, vient quérir des secours, qu'on lui accorde. Un certain Jacques Bronges, accusé – à tort ou à raison, nul ne le saura jamais – d'avoir voulu livrer la ville au duc de Savoie, fut « mys en quattres quartiers » le 31 janvier 1537. Hors ces registres, il ne subsiste que peu de traces de l'activité des institutions genevoises, car tout se discutait et se décidait en secret, sachant que celui qui irait raconter au dehors ce qui se disait durant les séances, soit aurait la langue percée, soit serait condamné à une lourde amende et à l'opprobre public. Ces mesures ne favorisaient point la publicité des débats. Qui parcourt ces pages *a priori* arides dans un esprit de sympathie pour les choses du passé et avec l'imagination en éveil devine derrière chacune de ces anecdotes un roman à écrire, ou au moins une nouvelle. La Réforme avait été proclamée officiellement à Genève le 21 mai 1536 et le Conseil s'occupait naturellement d'en faire respecter les principes. Les représentants avaient à cœur d'interdire les chansons, les jeux et les danses. Ils eurent également la main lourde pour tout ce qui concerne la « paillardise », une catégorie morale d'une inquiétante élasticité, mais les sanctions étaient plus sévères pour les femmes (bannissement perpétuel) que pour les hommes (une année d'exil en général), après toutefois que les fautifs eurent été *tous les deux* fouettés par les rues de la ville. Au point de vue de la politique extérieure, Genève était menacée : par le roi de France, mal disposé envers la Réforme depuis l'affaire des placards et désireux de percevoir à nouveau les redevances des maisons religieuses sous protectorat français, sises non loin du lac Léman ; par ses voisins bernois, qui contestent régulièrement les frontières. Au fil des pages et des semaines, il est intéressant de retrouver dans ces volumes les noms de ces familles patriciennes qui ont fait l'histoire de Genève et qui, pour certaines d'entre elles, continuent de la faire. Car Genève, comme Venise, associe un système politique original, voire unique, à des fonds d'archives bien conservés. Grâce au travail exemplaire de M^{mes} Hochuli Dubuis et Coram-Mekkey, la publication des registres couvrant l'année 1537 est faite et bien faite ; autant dire : faite une fois pour toutes, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir. On n'imagine pas en effet qu'il soit possible d'améliorer, sauf sur des points tout à fait mineurs, leur travail, qui de confiance prendra place sur les rayons des bibliothèques publiques et privées. C'est une œuvre à laquelle on se référera pendant fort longtemps et, à travail superbe, présentation matérielle irréprochable : les éditions Droz sont à la hauteur de leur réputation. L'introduction rappelle ce qu'il convient de savoir, sur le fonctionnement des institutions genevoises (Petit Conseil, Conseil des Deux Cents, etc.). Le second volume est entièrement occupé par d'abondantes pièces annexes, plus de deux cents, qui éclairent les événements rapportés

dans les registres. Les *indices* (matières, noms de lieux et de personnes) ont été figués avec le même soin que le reste.

GILLES BANDERIER, *Bâle*

Robert Garnier, *Les Juifves, tragédie*, édition critique par Sabine Lardon, deuxième édition revue et corrigée, « Textes de la Renaissance » 29, Paris, H. Champion, 2004, 288 p.

S'agissant d'une deuxième édition revue et corrigée, il convient avant tout d'apprécier les changements apportés par l'éditrice à son travail de 1999. Et, soit dit en passant, c'est déjà un bon signe qu'il soit besoin de rééditer l'œuvre majeure de Robert Garnier, dramaturge génial trop peu lu et trop oublié. De fait, Sabine Lardon a remanié, parfois retranché, parfois ajouté.

L'introduction a été amputée des généralités sur la tragédie française de la Renaissance. Pourquoi pas ? Et aussi : pourquoi ? Qui compte sur une introduction pour être informé sur le texte qu'il va lire demande qu'on lui présente un peu la carrière de l'auteur et la situation de l'œuvre dans cette évolution, qu'on lui donne tous les renseignements historiques indispensables avant de lui proposer, éventuellement, les grandes lignes d'une interprétation du texte publié. Je regrette pour ma part que cette présentation élémentaire soit esquivée. Et surtout que S. Lardon parte bille en tête sur un problème ô combien réel, mais spécifique : celui de l'inertie de l'intrigue. Celle-ci est « voulue par la structure cyclique de la pièce », est-il affirmé par l'éditrice, et justifiée « tant au niveau argumentatif que lyrique », comme doit le révéler l'étude de la double portée des *Juifves* : biblique et didactique (p. 7). Le corps de l'introduction (p. 8–30) reste donc structuré en deux grands ensembles, dont le contenu n'a pas changé d'une édition à l'autre (seules quelques références ont été ajoutées) : la portée religieuse des *Juifves* (expression effectivement préférable à « portée biblique », dont on ne voit pas bien ce qu'elle peut signifier), qui s'attache successivement aux apparitions cycliques du prophète, au chœur, à la dimension pathétique et à l'enseignement théologique ; sa portée argumentative (pour le coup « portée didactique » était préférable !), qui étudie la stratégie argumentative des personnages et en particulier le discours de Nabuchodonosor. Je ne sais pas trop si l'étude en question éclaire vraiment l'affirmation de départ sur l'inertie de l'action, qu'elle devait justifier... Mais je constate que l'introduction mêle à ce problème purement structurel des considérations, d'ailleurs attendues et intéressantes, sur le pathétique, la justice, et la théologie de la faute. Bref, l'idée d'inertie et de construction répétitive paraît un biais latéral pas très heureusement choisi pour présenter la pièce en ses aspects généraux. Pourquoi n'avoir pas clairement et simplement envisagé les aspects dramaturgique, rhétorique, théologique, la construction des personnages, etc., sans vouloir les faire dépendre de cette idée d'inertie ? La manière choisie initialement, et maintenue, semble un peu faussée.